DEUXIÈME ANNÉE. — N° 46

Portraits d'Hier

Hégésippe Moreau

Par Hugues BALAGNY



Hégésippe Moreau
Buste d'après le monument de Mme Laure COUTAN-MONTORGUEIL.

PRIX : **30 CENTIMES**

PORTRAITS D'HIER

Etudes sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps

---

Publication bi-mensuelle illustrée : le 1er et le 15 de chaque mois



NUMÉROS PARUS

PREMIÈRE SÉRIE : **Emile Zola**, par VICTOR MÉRIC. — **Puvis de Chavannes**, par LÉON WERTH. — **Beethoven**, par GEORGES PIOCH. — **Henrik Ibsen**, par FRANÇOIS CRUCY. — **Honoré de Balzac**, par MANUEL DEVALDÈS. — **Bakounine**, par AMÉDÉE DUNOIS.

DEUXIÈME SÉRIE : **Baudelaire**, par GASTON SYFFERT. — **Jules Dalou**, par PAUL CORNU. — **Gustave Flaubert**, par HENRI BACHELIN. — **P.-J. Proudhon**, par MAURICE HARMEL. — **Gustave Courbet**, par MAURICE ROBIN. — **Gœthe**, par RAYMOND DARSILES.

TROISIÈME SÉRIE : **Pierre Dupont**, par G. CLOUZET. — **Pelloutier**, par VICTOR DAVE. — **A. de Vigny**, par HAN RYNER. — **Michelet**, par ELIE FAURE. — **Verlaine**, par A. WASEIGE. — **Léon Cladel**, par G. NORMANDY.

QUATRIÈME SÉRIE : **Edouard Manet**, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — **Constantin Meunier**, par M.-C. POINSOT. — **Eugène Delacroix**, par MAURICE ROBIN. — **Clovis Hugues**, par GUSTAVE KAHN — **Alfred de Musset**, par PAUL PELTIER. — **Richard Wagner**, par J.-G. PROD'HOMME.

CINQUIÈME SÉRIE : **Villiers-de-l'Isle-Adam**, par VICTOR SNELL. — **J.-B. Carpeaux**, par FLORIAN PARMENTIER. — **Edgar Poe**, par MAURICE DE CASANOVE. — **Paul Cézanne**, par ELIE FAURE. — **Edgar Quinet**, par ELIE REYNIER. — **Tchernichevsky**, par VERA STARKOFF.

SIXIÈME SÉRIE : **Rollinat**, par JUDITH CLADEL. — **Pottier**, par ERNEST MUSEUX. — **Bjœrnstjerne Bjœrnson**, par MAURICE DE BIGAULT. — **Pasteur**, par GASTON SAUVEBOIS. — **Buchner**, par VICTOR DAVE. — **Fourier**, par HARMEL.

SEPTIÈME SÉRIE : **Walt Whitman**, par HENRI GUILBEAUX. — **César Franck**, par G. PÉRICHARD. — **Max Stirner**, par V. ROUDINE. — **Leconte de Lisle**, par G. SAUVEBOIS. — **Guy de Maupassant**, par G. CLOUZET. — **Lamarck**, par ELIE FAURE.

Chaque numéro : 30 *centimes franco — Etranger :* 0.35

Chaque série coquettement brochée, 1 fr. 50, franco



CONDITIONS D'ABONNEMENTS :

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		ÉTRANGER & AUTRES COLONIES	
Un an (24 numéros)....	6 fr. »	*Un an*....................	8 fr.
Six mois (12 numéros)..	3 fr. »	*Six mois*	4 fr.
Trois mois (6 numéros).	1 fr. 50	*Trois mois*	2 fr.

-:- -:-

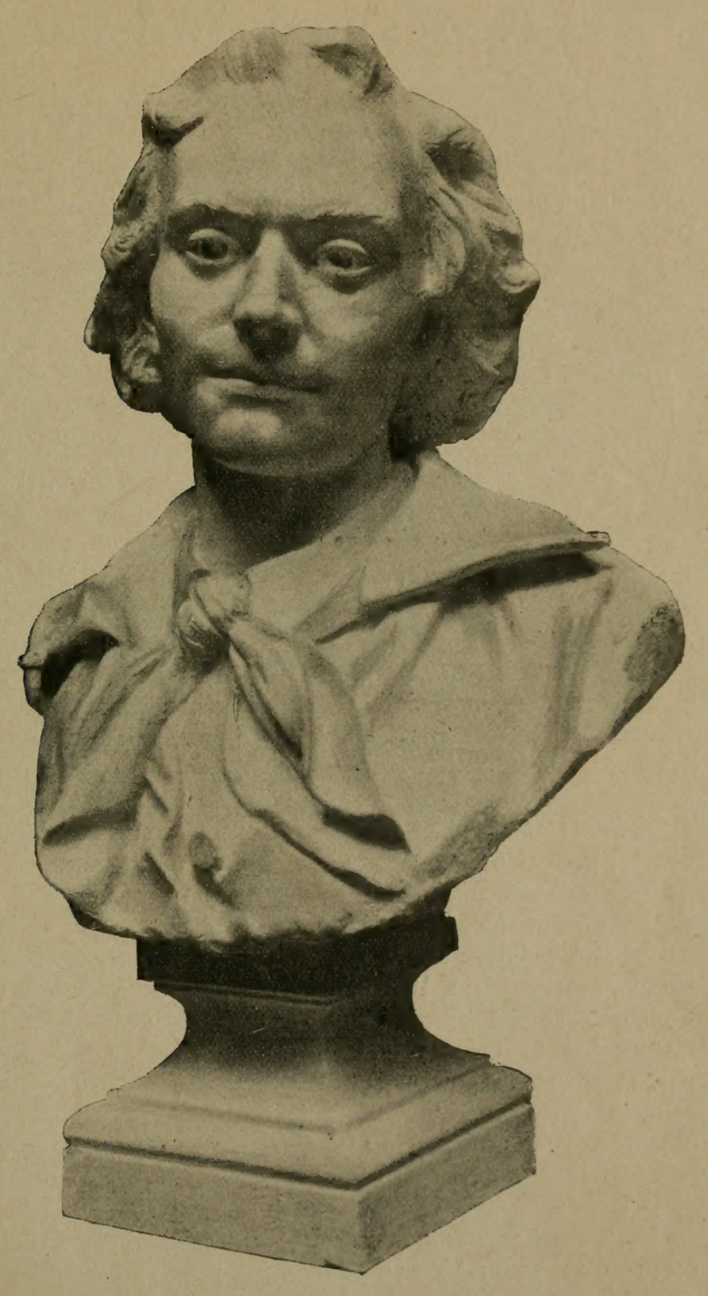
Adresser tout ce qui concerne " Portraits d'Hier "
à H. FABRE, 20, Rue du Louvre, et 131, Rue Saint-Honoré — PARIS (1er).

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 46

Portraits d'Hier

Hégésippe Moreau

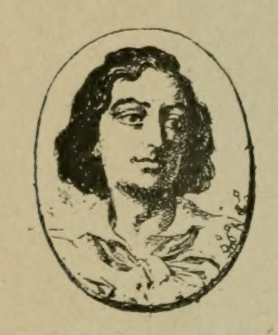
Par Hugues BALAGNY



Hégésippe Moreau
Buste d'après le monument de Mme Laure Coutan-Montorgueil.

Hégésippe Moreau

Dans une lettre datée du 7 janvier 1837, Hégésippe Moreau écrivant à Madame Guérard, l'une de ses bienfaitrices, lui dit :



Médaillon d'Hégésippe Moreau, communiqué par M. Granger.

La nouvelle que mes vers vont être, enfin, imprimés, a mis en grande joie tous mes amis, et moi aussi, par contre-coup. Ce sentiment chez eux est bien naturel ; il y a si longtemps qu'ils vont criant partout mon talent à des sourds, qu'ils ne sont pas fâchés de trouver à leur opinion un appui, quelque peu faible qu'il soit. Aussi les voilà tous copiant, arrangeant mes papiers qu'ils connaissent beaucoup mieux que moi. Nous venons de trouver un titre : CONFESSIONS POÉTIQUES. Ce n'est pas le plus sonore ; mais c'est, à coup sûr, le plus juste, en tête d'un volume de poésies qui, ordonnées par dates, formeraient la biographie complète de l'auteur.

Ces quelques lignes, où il s'épanche librement avec une amie toujours accueillante, jettent sur lui, et dès l'abord, une singulière lumière ; ces amis criant partout son talent à des sourds, ces papiers qu'ils connaissent beaucoup mieux que lui, ce titre : confessions poétiques, autant de traits rapides qui nous montrent tout Hégésippe Moreau, rêveur, insouciant, se reposant sur autrui du soin de son œuvre et de sa vie, mais foncièrement sincère et n'écrivant rien qu'il n'ait, auparavant, profondément ressenti.

Chez lui, point de ces contradictions, qui parfois surprennent, entre l'homme et l'écrivain. Il est, à la fois, sa propre matière et son plus probant exemple. Si son œuvre reflète sa vie, celle-ci n'a pas eu d'autre but que d'écrire celle-là, et la simple lecture de son livre unique nous renseigne et sur l'une et sur l'autre. Elle suffit à nous faire sentir tout ce que son génie contenait de sentiments juvéniles et généreux, de gerbes d'idéal que la mort, trop tôt, délia.

* * *

Il est des hommes qui semblent marqués dès leur naissance, du sceau du malheur ; Moreau est de ceux-là.

Né à Paris, le 9 avril 1810, c'est un enfant naturel. Son père, professeur au collège de Provins, meurt bientôt; sa mère, quelques années après, suit son mari dans la tombe; et le petit Hégésippe se trouve orphelin au début de la vie, pauvre petit être sans nom, sans parents, sans soutien.

Recueilli par une dame compatissante, il entre au séminaire d'Avon près de Fontainebleau; il y reste jusqu'en 1825. Il retourne auprès de sa bienfaitrice et commence son apprentissage chez un petit imprimeur de Provins. Il passe là trois années d'un bonheur sans retour, dont le souvenir illuminera tout le reste de son existence; là, il goûte sans mélange et sans l'inquiétude du jour présent, la joie de vivre. Bien portant, choyé, adolescent déjà rêveur *que l'on disait sauvage,* il aime à errer autour de sa petite ville, parmi les champs de roses ou des ruines familiales, s'emplissant les yeux du spectacle toujours nouveau de la nature, compagnon attentif du ruisseau et de ses bois noirs de mûres, du « *nuage flottant, de l'oiseau qui vole et de la* « *femme qui passe.* (1) » C'est alors qu'il écrit ses premiers vers. Près de lui, dans la même maison, une affection, quasi maternelle lui rend, au centuple, les caresses dont son enfance a été sevrée; une femme, qu'il ne peut nommer que « *sa sœur* », et qui le reste, et qui sera sa douce égide, la pensée la plus chère au cours des mauvais jours, celle dont l'amour, purement et saintement platonique, deviendra, pour lui, la personnification même de l'amour, celle vers qui iront ses rares éclairs de joie et ses longues désespérances, à qui il se promettra de tresser la couronne de gloire de ses vers, celle à qui se ramènera toute entreprise et toute inspiration: sa sœur !

Bonheur bien court ! A dix-huit ans, il part pour Paris, où Firmin-Didot le prend comme compositeur. Seul, sans relations, sans amis encore, il doit subir l'existence rude d'un ouvrier perdu sur le pavé parisien, loin des soins, loin des prévenances, loin de ses *Charmettes* qu'il ne retrouvera jamais plus.

La Révolution de 1830 survient. Hégésippe Moreau prend les armes avec les jeunes gens de son quartier, et la petite troupe dont il fait partie enlève la caserne des Suisses après une fusillade de deux heures. Ecrivant le 1[er] août 1830, il relate modestement l'événement, s'estimant heureux de n'avoir pas eu la moindre égratignure quand tous ses camarades sont morts à ses côtés. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il a recueilli, chez lui, un Suisse blessé, et qu'il le soigne, risquant les effets de la colère populaire, en cas de découverte.

Il y a un an à peine qu'il est typographe lorsque, à la suite de circonstances mal connues, il change de profession. Il se met précepteur et entre à la pension Labé. Précepteur de vingt ans ! Ce sont

(1) *Le Myosotis,* « J'ai dix-huit ans ».

les élèves qui enseignent le maître ! Il perd définitivement, à leur contact, sa naïveté charmante; il cesse de voir la vie avec les illusions que donnent une disposition naturelle et des circonstances heureuses. De la fréquentation de ces jeunes gens, pour la plupart aisés, il ne retient que la conception d'une société minotaure, dévorant quiconque n'est pas riche ou puissant; de leur esprit aimable, que l'hypocrisie d'un monde où la férocité se cache sous l'ironie; des aspects d'une vie oisive, que l'iniquité de l'opulence-née, attirant à soi tous les plaisirs, et, par accumulation, toutes les richesses; enfin, de sa situation humble, auprès d'eux, que des mouvements de colère, où son amour-propre se révolte.

De cette époque, datent aussi ses plus ardentes convictions révolutionnaires, que les évènements politiques, auxquels il assiste, exaltent. L'inutilité de la Révolution de 1830, qui n'a retiré le pouvoir à une monarchie de droit divin que pour le rendre à une monarchie bourgeoise, les atteintes journalières portées à la Liberté, en font un apologiste enflammé des échauffourées qui marquent les premières années du gouvernement de Juillet, pendant lesquelles, suivant l'expression de Guizot, l'émeute fut flagrante et continue dans les rues de Paris.

Pour bien se représenter quelles pouvaient être, dans ces conjonctures, la vie et la disposition d'esprit d'Hégésippe Moreau, il faut s'imaginer ce jeune poète, arraché au calme, à l'engourdissement, au rêve de sa province, aux infinies douceurs d'une affection soutenue et jeté à vingt ans parmi le milieu brûlant des ateliers où se préparent les Trois jours, participant à la lutte avec courage, puis sentant vite le naufrage de tant d'efforts, l'absurde héroïsme de tant de morts, ne prenant contact avec le monde que pour en souffrir et le haïr. Ajoutez-y, pour un cœur pitoyable, l'affreux spectacle du choléra de 1832, et encore l'insécurité de l'existence journalière, le logis incertain, que remplacent trop souvent un arbre au bois de Boulogne, un chaland sur la Seine, l'arche d'un pont, — la faim qui s'établit près de lui, compagne trop vigilante, et vous aurez les causes de ce découragement qui envahit son esprit, pendant que l'épuisement physique ouvre la porte à la maladie.

En 1833, celle-ci l'abat. Il en réchappe; convalescent à peine, plus près de la mort que de la vie, il part à pied pour Provins, voulant revoir, pour la dernière fois, croit-il, ces lieux qui lui sont si chers. Les mêmes et constantes affections lui ouvrent les bras. La bonne fermière, Mme Guérard :

> Amour à la fermière; elle est
> Si gentille et si douce...

le reçoit chez elle, à Saint-Martin. Sa santé se remet; lui-même se reprend; il fait trêve à sa misanthropie commençante : « *Que faut-il*

au poète ? Un baiser et du pain. » Il envisage l'avenir, il en parle, dans ses vers, avec confiance. Des souscripteurs, réunis par M. Guérard, lui permettent d'éditer, sous le titre : *Diogène,* une vingtaine de ses poésies. Il peut croire, un instant, la mauvaise chance enrayée. Sa petite ville, si accueillante, semble se resserrer autour de lui, comme pour lui cacher les souffrances endurées dans la grande, lui faire un doux asile, afin de le mieux garder auprès d'elle. Hélas ! C'est elle qui l'en chasse. Des persécutions mesquines, pour une chansonnette peut-être, par jalousie sans doute, telles que le talent ou une disposition supérieure en attirent parfois, une saute d'humeur, conséquence d'un caractère ombrageux, le forcent d'abandonner, la mort dans l'âme, une hospitalité précieuse entre toutes, et de s'exiler de nouveau.

Et, de nouveau, c'est à Paris, asile commun de la misère qui se cache et du génie qui s'effrite, c'est au sein de la multitude qu'il se réfugie. Et de nouveau aussi, c'est un Moreau amer, plein de colère contre la noirceur de l'âme humaine, c'est un Moreau désabusé qui s'exprime dans ses vers. Désormais, pendant quatre ans, il s'épuisera en vains efforts pour vivre et se produire. Il reprend le métier d'imprimeur; ouvrier peu appliqué, il ne peut rester dans aucun atelier. Il tente encore d'être maître d'études ; là, non plus, n'apparaît pas sa vocation ; sans rien de la raideur pédante ou même de l'élémentaire discipline, il est humilié, bafoué par ses élèves ; des leçons particulières ne lui rapportent qu'un gain aléatoire ; une revue nouvelle l'engage pour compiler quotidiennement les journaux : 1.200 francs par an, « *c'est le Pactole* », écrit-il ; un mois après, on le remercie. Il fait appel aux protections qui, autrefois, dans des jours plus prospères, s'étaient offertes à lui ; comme il ne peut rien donner en retour et que, pour le monde, la pauvreté extérieure, celle du costume, est une tare, il n'essuie que refus ou réponses dilatoires, plus cruelles que des refus. Le *Journal des Demoiselles* lui prend un conte en prose : *Le Gui de Chêne,* mais il ne peut placer aucune de ses poésies. Il s'essaie à la littérature, à celle qui rapporte ; il n'a rien des aptitudes ou plutôt de la conformation qui rend le genre fructueux ; il ne produit pas assez ; il ne sait pas *faire de la copie ;* chez lui, l'artiste est intransigeant, rien de facile ne lui sort des mains, et, pourtant combien de grossiers manœuvres des Lettres s'enrichissent pendant qu'il meurt de faim !

Seules, quelques femmes généreuses l'aident et proclament son talent, lui cherchent des entrées dans les revues littéraires. Les dédicaces de ses œuvres : *à Madame B..., à Madame Ferrand de la Gironde, à Madame Guérard, à* « *sa sœur* » *Louise Lebeau* surtout, ne sont que des actes de reconnaissance.

C'est qu'Héségippe Moreau n'est guère capable de tentatives suivies ; son apathie naturelle, son insouciance qui, une crise passée, lui fait

oublier la prochaine plus menaçante, sa faiblesse physique qu'aggrave une existence toute de privations, expliquent, si elles ne l'excusent, son inaptitude au labeur quotidien. Plante fragile poussée sous un ciel inclément, il lui eût fallu la serre chaude d'une affection sans cesse présente et les loisirs d'une existence matérielle facile. Au lieu de cela, la solitude; des rêveries ardentes, tyranniques comme un besoin, suivies de réveils amers; au fond de son être, plus sombre que tout, la sensation tragique, la conscience grandissante de son impuissance, de l'inanité de l'effort, et, toujours autour de lui, le vide, l'ennui qui le mine et finira, plus que la maladie, par le terrasser.

A ce moment, où son sort lui paraît le plus noir, l'existence sans issue, la renommée semble venir à lui. Une place lui est offerte, un éditeur se présente et lui demande de réunir ses poésies en un volume; l'affaire est conclue au prix généreux de cent francs, à la condition qu'il expulsera tout ce que ses vers peuvent contenir d'allusions politiques. La tristesse au cœur, Moreau doit reprendre ses pièces, une à une, et faire les mutilations demandées. N'importe ! En 1838, le recueil paraît sous le titre : *Le Myosotis;* il n'en augure rien de bon; c'est le contraire qui se produit. Un journal important, *Le National,* lui consacre, sous la signature de Félix Pyat, un article de neuf colonnes, qui lui rend enfin justice; bientôt la presse entière reprend son éloge; c'est le succès subit; même, des patronages se déclarent.

Moreau est heureux; il l'écrit à sa sœur, il l'écrit à ses amis, il se propose de les recevoir *chez lui,* voici venir les temps nouveaux. Dans ces lettres où la joie déborde, son ton s'apaise, il peut enfin laisser couler, sous sa plume, un peu de mansuétude; ses expressions reflètent une confiance touchante : malheureux qui ne sait, qui ne saura pas que c'est son chant du cygne !

Par une suprême ironie, cette musique si douce des louanges, si douce et si nouvelle pour lui, n'est qu'une marche funèbre; la mort est là, toute proche. Croyant se guérir, il entre à l'hôpital. Pendant deux mois, il jouit, dans cet asile, d'une existence paisible; il espère une prochaine revanche, ses soucis s'évanouissent; s'il repense à son passé, c'est pour la première fois sans mélancolie; s'il évoque les jours heureux de son enfance, c'est parce qu'il se promet d'aller, à Provins, les revivre encore. Vains désirs, innocentes chimères, comme tout ce qu'il rêva, voulut, entreprit. Extrême et rare misère, il devait dire adieu aux souffrances humaines, à l'heure même où un noble succès pouvait lui en faire espérer la fin.

Le 19 décembre 1838, sans ami près de lui, sans confident à sa minute dernière, seul, la nuit, sur un lit d'hôpital, le pauvre poète *ferma ses yeux battus d'un si long vent* et laissa son âme *fuir, en chantant, vers le monde inconnu.*

Un cortège inattendu suivit son enterrement. Navrante et trop fréquente image de l'inconstance humaine, une foule d'écrivains, de journalistes et d'inconnus, parmi lesquels, vivant, Moreau eût compté bien peu d'amis, tinrent à l'accompagner jusqu'à la tombe. Tardif et trop facile hommage qui n'eut pas consolé l'auteur du *Myosotis,* s'il eut pu le prévoir, et qui eût, sans doute, inspiré quelque autre *Hiver.*

*
* *

Héségippe Moreau n'a laissé qu'une suite de pièces, disparates, un peu désordonnées même, et d'une valeur, disons-le, fort inégale. Sa mort prématurée ne permet pourtant pas d'y voir la manifestation intégrale de son talent.

Pour l'apprécier, force en est de nous référer à ce que nous connaissons de sa vie, de ses pensées, de ses intentions, afin d'en composer une étude pour laquelle son œuvre fournira, parfois de simples jalons, tantôt un guide très sûr, entre temps une brillante illustration.

Le plus simple serait de s'en rapporter à lui-même, et comme il le dit, dans la lettre précitée, à ne voir que des confessions dans ces courtes pièces, écrites, pour la plupart, sous l'inspiration du moment, entre lesquelles on tenterait, vainement, d'établir d'autres liens que ceux des préoccupations de leur auteur, de même que dans ces contes qui les terminent et qui leur servent de conclusion naturelle.

Cependant, il importe, pour dire ce qu'a été Héségippe Moreau, comme homme et comme artiste, de faire saillir l'influence modificatrice des événements dont procéda la graduelle évolution de son esprit, et par conséquent de son œuvre, et, pour analyser celle-ci, de rechercher en elle les traits révélateurs de son caractère. Ainsi s'expliquera par le jeu réciproque des événements extérieurs et des réactions personnelles, la raison des différences sensibles dont sont marquées les diverses parties de son livre. Le fil qui les relie ne sera pas brisé, mais il fluctuera, suivant le caprice ou l'inattendu du moment présent.

*
* *

Il est intéressant, quand on suit les différentes phases de sa formation intellectuelle, de remarquer que Moreau s'est fait seul.

Séminariste ayant reçu l'enseignement scolastique des établissements religieux, c'est un élève habile à scander le vers latin, ferré sur la mythologie, tiède sur l'exégèse et l'apologétique, qui a tout à apprendre, quand il rentre à Provins, après sa rhétorique. Ce sont alors des lectures fiévreuses et sans règle : Voltaire, Rousseau, Diderot, Dalem-

bert, Schiller, Walter Scott, lectures caractéristiques qui, avec le noble exemple de révolte que la Grèce soulevée donnait alors au monde, transportent son cœur, jeune et enthousiaste, et lui inspirent une généreuse confiance dans la venue prochaine d'une société meilleure. On est à la veille de 1830, et il est encore farouchement jacobin. Apprenti à quinze ans, ouvrier à dix-huit, c'est comme typographe qu'il vient à Paris, dans cette profession où la composition d'un livre crée le désir d'en connaître les idées, qui compte parmi ses ateliers autant de laboratoires, pourrait-on dire, des mouvements populaires. Il suit les conférences des saint-simoniens et se laisse presque convaincre, sinon convertir. Tant de frottements, tant d'échanges, tant de confrontations lui font sentir combien son instruction est insuffisante, à une époque où elle est si estimée, dit-il; dans une lettre, il annonce qu'il va se livrer à des études sérieuses pour les compléter :

Ceux mêmes qui n'en ont pas ont l'air de paraître en avoir, et je crois qu'il me sera plus facile d'en acquérir que d'en afficher.

Sur lui-même, par une modestie qui l'honore, il a dit :

Je ne m'inspire pas sur des coussins mœlleux;
Je tiens mal ma plume, entre mes doigts calleux. (1)

Et la qualification de poète-ouvrier, que lui donna une presse jalouse, ne nous apparaît plus, à présent, avec l'intention désobligeante qui s'y glissa. Aussi bien, nous suffit-il de relire ces quelques lignes d'Ernest Renan, pour comprendre que cette qualification n'est pour lui qu'un nouveau titre de gloire :

Il faut, par conséquent, concevoir la possibilité d'associer la philosophie et la culture d'esprit à un art mécanique. C'est ce que réalisait merveilleusement la société grecque, si vraie, si peu artificielle. La Grèce ignorait nos préjugés aristocratiques, qui frappent d'ignominie quiconque exerce une profession manuelle, et l'excluent de ce qu'on peut appeler le monde *distingué*. On pouvait arriver à la vie la plus noble et la plus élevée, tout en étant pauvre et en travaillant de ses mains, ou plutôt la moralité de la personne effaçait tellement sa profession, qu'on ne voyait d'abord que la personne, tandis que, maintenant, on voit surtout la profession. Ammonius n'était pas un portefaix qui était philosophe, c'était un philosophe qui, par hasard, était portefaix (2).

Pour les besoins de la vie, Héségippe Moreau fut imprimeur ; par vocation, il devint un poète populaire dont la plus belle palme est une absolue, intangible indépendance. S'il s'est vanté que son ***luth aux***

(1) *Le Myosotis*, « Le poète en province ».
(2) E. Renan, *L'Avenir de la Science*.

lambris d'or ne fut jamais pendu, c'est à bon droit. Sa voix n'a jamais chanté que pour les malheureux et les opprimés. En 1828, dans ses premiers vers, à l'heure où l'Europe semble en ébullition, moins théâtrale que celle d'un lord Byron, mais aussi vraie, sa sympathie pour les Hellènes éclate, et, suivant un procédé constant, se mélange à ses plus tendres émotions : *J'ai dix-huit ans, L'Abeille.*

Le romantisme était alors près du triomphe définitif que l'année 1830, et *Hernani* allaient consacrer. Par cela même, il perdait déjà de cette allure révolutionnaire qui, dans sa période de formation, lui assignait, par la loi de l'attraction, l'aveu des jeunes talents ; la doctrine tendant à se fixer, les cénacles littéraires, créés à l'imitation du Grand Cénacle, se désorganisaient, en même temps que les natures indépendantes, tel Alfred de Musset, reprenaient leur liberté. Indépendant, lui aussi, par nature, venu trop tard pour subir l'influence d'un mouvement arrivé à son apogée, Héségippe Moreau, par tempérament et par nécessité, se tenait à l'écart des coteries et des salons. Sainte-Beuve lui reconnaît un caractère à lui, bien naturel, bien franc et bien poétique ; il a, dit-il, du drame, de la gaieté, de l'espiéglerie, un peu libertine parfois, mais si vive et si légère qu'on la lui passe. C'était, ajoute-t-il, un poète par le cœur, l'imagination et le style, mais, lorsqu'il mourut, rien de tout cela n'était ou achevé ou accompli ; ce n'était pas encore un maître. Il trouve, en lui, deux imitations : celle du poète marseillais Barthélemy dans la satire, et celle de Béranger dans la chanson. Pour nous qui ne connaissons pas Barthélemy et qui ne voulons plus lire Béranger, Hégésippe Moreau possède des qualités et une inspiration plus personnelles. Lui-même, dans l'ode : Bordeaux, déclare être un païen de l'Attique et se réclame de Chénier et de Vergniaud. De ce côté la filiation est certaine. Des souvenirs de ses études classiques percent dans ses poèmes ; des noms, des citations, ces deux jolis vers par exemple :

Heureux colon, semblable au pasteur de Virgile,
Tu couronnes de fleurs tes pénates d'argile (1).

Sa forme est presque partout classique, sinon académique, jusqu'à en paraître, parfois, gênée ou froide. Comme Boileau, il travaillait péniblement et se plaint, quelque part aussi, de cette rime qui regimbe et se plie mal à sa fantaisie. Cependant, il possède un certain métier, qui lui permet de vaincre ces difficultés techniques et jamais il n'est plus à l'aise que pour chanter ses propres souffrances. C'est qu'il n'a guère écrit que pour elles ou pour dire les misères du temps, les siennes extériorisées, et qu'en choisissant des motifs d'inspiration dédaignés avant lui, il a fait œuvre nouvelle, sans recourir aux barbarismes des

(1) *Le Myosotis,* « Le parti bonapartiste ».

romantiques, et sans sortir de son époque : à peine leur a-t-il emprunté quelques mouvements de style, comme dans ces vers, peut-être :

. . . .
Et l'escopette au poing, bivouaquant sur les monts,
Pour mieux peindre l'enfer, vécut chez les démons.
. . . .

Plus sincèrement que le rapsode du « *Dieu des bonnes gens* », avec toute la fraicheur de son âge et sa loyauté foncière, il a exprimé les différents états d'âme que faisaient naître, en lui, la découverte progressive de la vie, allant d'une foi enfantine à une libre-pensée toujours digne. Le fond de son inspiration, c'est « *l'exploitation des trésors du sol natal* (1), ce qui pour lui, signifie : impressions dues à la nature, traditions de la race, aspects des conflits sociaux. La forme que cette inspiration revêt, habituellement, est double : intime, lorsqu'il évoque des souvenirs personnels, presque toujours les mêmes, et contenus dans le cadre étroit, mais exquis, de son affection pour sa sœur ; politique, lorsqu'il relate les heures de fièvre que, réellement ou en imagination, il a vécues, avec tant d'autres de sa génération. Rarement, pour ainsi dire jamais, il n'a fait de l'art pour l'art, si tant est l'on puisse attribuer, à cette expression, rien d'autre qu'art dont la portée ne se fait pas, présentement, sentir. Il ne cherche pas à rendre de grands motifs, mais à exprimer, avec élégance une impression, un souvenir, une appréciation personnelle, dont il demande l'objet souvent, et à la fois, aux deux sources de son inspiration, comme pour rendre mieux la disposition constante de son esprit, préoccupé, en même temps, de grandes choses et de méditations intérieures, homme d'action que démarque un poète, révolutionnaire qui cultive l'idylle et parle, dans une même pièce, à « sa sœur » et à la liberté, ses deux Egéries.

Ce double motif d'écrire, insécable comme les branches d'un même compas, trace, dans son œuvre, des figures complexes et pourtant unes. Sa vie expliquant ses vers, il est naturel que les plus beaux soient ceux qui rendent le mieux les différentes faces de son amour universel, pour la femme qu'il chérit, pour tout être qui souffre et dont il veut, oubliant la sienne propre, immortaliser la peine légère ou profonde. C'est pourquoi, vouloir retrancher, de son œuvre, la propagande révolutionnaire, ce n'était pas vouloir l'alléger, c'était vouloir l'anéantir.

Le petit recueil, par quoi Hégésippe Moreau débuta dans le monde des Lettres, avait pour titre *Diogène*. Il lui plaisait que le nom de ce

(1) *Le Myosotis*, « A. M. C. Droix, de Provins. »

cynique qui, de son tonneau (domicile roulant et réservoir inépuisable d'invectives) bravait la colère des lois, il lui plaisait que ce nom s'inscrivît, en symbole, en tête de son livre. Ayant déjà souffert de la vie, ayant failli mourir, il croyait pouvoir s'ériger en juge de la méchanceté générale, juge et partie, juge bien partial qui rend un arrêt comme on signe un cartel et pour qui une sentence prononcée est moins une condamnation qu'une revanche sur la malechance et les mauvais hommes. Néanmoins, dès ce premier poème, et c'est là que s'établit bien son état d'âme constitutif, dès ces premiers vers dont il voulait faire une éclatante profession de foi, il ne peut s'empêcher de s'épancher sur lui-même, de nous faire revenir sur son adolescence claustrée et malheureuse, où, nous dit-il :

> Regrettant mon enfance, et ma libre misère,
> J'égrenais, dans l'ennui, mes jours comme un rosaire.

Une de ses plus belles élégies l'*Isolement* n'est que le récit touchant et discret des peines dont la trace est celle qui marque le plus en sa mémoire. Quand Dieu crée un homme, dit-il, il lui compte la somme de ses bonheurs futurs ; mais lui, « *dès le départ, prodigue voyageur, il a dévoré sa part* » ; il lui faut donc s'attendre à ne plus rencontrer ici-bas, qu'heur et malheur. Ce qui, chez lui, est infiniment digne d'estime, digne de commisération, c'est que ses peines, pour nombreuses qu'elles soient, il ne les étale pas, il ne s'en fait pas un pavois, encore moins un programme. Si le récit de sa vie douloureuse se retrouve dans mainte pièce, dans *Un souvenir à l'hôpital*, dans *la Sœur du Tasse,* où, sous le couvert d'une fiction ingénieuse, il esquisse un petit tableau de son existence matérielle et morale à Paris, on ne peut dire qu'elle s'impose à nous, ce qui est bien la plus précieuse marque de la délicatesse chez un poète. Mieux, et remarquable effet de l'art, cette délicatesse a pour conséquence de nous rendre moins sensibles à son égard, comme si, épousant à notre tour l'opinion de ses contemporains, nous considérions sa misère comme inhérente à sa nature, inséparable de lui, second et mauvais ange tutélaire, funèbre génie familier ! Et c'est ainsi qu'il faut s'expliquer le dénuement total dans lequel s'écoula son rapide passage terrestre.

Hégésippe Moreau était tellement bien l'homme du malheur, qu'il ne le paraissait plus ! Etrange paradoxe, contradiction navrante et journalière qui le torture, dont il meurt, et qui n'arrache aucun mouvement de salut vers lui, mais qui suscite seulement une angoisse inexpliquée, un tourment indéfinissable émané de sa personne, et qui, pourtant, si grande était sa réserve, ne pouvait aller jusqu'à émouvoir l'aveugle charité en sa faveur. Pourquoi ? Parce que l'on ne savait, parce que l'on ne pouvait savoir, coquetterie suprême et à jamais inégalée, qu'il avait mis un tel soin à ne pas avouer brutalement le fait.

mais à peine l'affliction, qu'il ne venait à personne le désir de soulever le fier manteau de tristesse dont il se drapait, pour cacher la blessure vive par où la vie s'écoulait, et, qu'éternels égoïstes, hommes très humains, tous s'imaginaient que l'on peut tirer de tels accents de sa propre substance, sans en souffrir soi-même, que l'on admirait la beauté du décor sans penser à l'envers fruste et précaire, que l'on jouissait de son malheur en admirant l'artiste, sans entendre la plainte directe, si désolée, vers un secours qui ne devait jamais venir. C'est dans ce sens, qu'il faut lire et comprendre ces vers où il demande : le pain qui nourrit l'âme et le vin qui l'enivre. Ce qu'il lui eût fallu, ç'eût été cet ensemble de soins matériels et de prévenances morales, ce milieu fait pour lui, où il n'eût eu qu'à rêver, penser, écrire. Nature délicate, si en dehors des coutumières contingences et qu'il ne faut pas juger avec les prosaïques moyens de la vie pratique, où rien de ce qui constitue l'activité de l'âme ne peut entrer.

Il est permis de se demander, avec un sincère regret, il est permis d'escompter ce qu'aurait produit cet être si bien doué, dans une époque plus fertile en Mécènes. C'est la rançon de l'égalité qui, en modifiant les cadres de la société, a plié chaque individu sous la dure loi de la nécessité. Michel-Ange, travaillant, malgré lui, pour les ennemis de sa patrie et se vengeant des Médicis haïs, par des chefs-d'œuvre qui les dépassent, ne pensait, certes pas, leur être en rien redevable. Plus près de nous, Rousseau, se laissant presque supplier d'accepter une hospitalité, et ne le faisant qu'après avoir posé ses conditions de penseur bourru, et tant d'autres, pour ne citer ni La Fontaine, ni La Bruyère, dont les œuvres eurent, comme condition première d'existence, l'affranchissement des préoccupations matérielles ! Qu'importe si, par ailleurs, et en appréciant les faits à notre point de vue moderne, ces écrivains, ou ces artistes, aient paru vivre dans la dépendance de leurs protecteurs, et même, peut-être, dans un état de domesticité dorée! La Bruyère n'a-t-il pas écrit :

> L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit ; je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir, à leur service, des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois (1).

La véritable indépendance, c'est l'éternelle liberté de l'âme et de l'art. Le dernier refuge, pour un poète, et le seul inexpugnable, c'est sa pensée, d'où il brave le monde et ses tourmentes, et d'où il commande à son tour.

---

(1) La Bruyère, *Les Caractères*, Ch. IV, Des grands.

C'est là que s'abritait Moreau, quand il clamait :

Oh ! Le siècle entendra les chants que je lui livre !
Il n'aura pas ouvert ma tombe, avant mon livre ! (1)

Cette tombe, ce fut lui qui faillit, maintes fois, l'ouvrir d'une main désespérée. La hantise du suicide, compagne de son isolement, était devenue, chez lui, presque une persécution à la Jean-Jacques. En 1832, au plus fort de sa misère, lorsqu'il cherchait à se faire admettre dans un hôpital, afin de coucher dans les lits des cholériques ; ou bien, pendant ses réclusions obstinées, quand le désir de la mort devait, bien souvent, bourdonner à ses oreilles. Il n'y a pas cédé, et il faut reconnaître et louer hautement le grand courage, la complète conscience de sa propre valeur qui lui permirent « *d'être* », contre l'adversité, même quand toute possibilité d'effort étant épuisée, il s'abandonnait au rêve, cette réalité amorphe, et anticipait, ainsi, sur l'au-delà au lieu de s'y anéantir. Un beau passage du poème, ci-dessus mentionné, est celui où, solitaire comme le Tasse, auquel il se compare, il sent, après une vision extatique où son œuvre défile, il sent que tout s'efface, que tout s'abîme et qu'il ne reste plus « *qu'un poète et la faim* ». Une de ses poésies bacchiques, *Surgite mortui,* porte ce sous-titre bizarre, on dirait d'un Baudelaire avant la lettre : *Couplets chantés à un déjeuner dont tous les membres avaient tenté ou médité le suicide.* Ce n'est qu'une pièce de bonne humeur, et c'est la meilleure réponse à faire à Sainte-Beuve qui pense trouver, en lui, les traces des maladies du siècle. Si Moreau eut, parfois, l'avant-projet du suicide, c'est bien plus pour des raisons de détresse personnelle que pour répondre au ton d'une névrose littéraire, qui ne l'atteignit jamais, car son œuvre est saine. Au con, traire,ne pourrait-on attribuer à l'auteur des *Pensées de Joseph Delorme* la responsabilité des germes morbides d'où sont sorties certaines élucubrations dégénérescentes de notre temps ? Hégésippe Moreau n'en présente pas la moindre marque ; au plus dur du malheur, son vers reste mâle, et notre admiration pour lui va, non pas à une langueur veule et méprisable, mais à une énergie superbe, malheureusement trop courte de souffle, qui eût fait, de lui, le premier pamphlétaire de l'époque et qui, bien avant l'apparition des *Châtiments* et d'*Ultima Verba* lui met aux lèvres cette virulente apostrophe :

Je n'écris pas, je chante, et, Minerve nouvelle,
Ma satire s'élance, en bloc, de ma cervelle.
Qu'on m'enchaîne ; ma voix est libre, c'est assez ;
Oui, tant qu'on n'osera, comme aux siècles passés,
Par le fer et la flamme, étouffer le blasphème,
Il faudra qu'on m'entende, et, dussé-je, moi-même,

(1) *Le Myosotis,* « La Sœur du Tasse ».

Quêter des auditeurs, comme ces troubadours
Dont l'orgue savoyard, nasille, aux carrefours,
J'ameuterai le peuple à mes vérités crues,
Je prophétiserai sur le trépied des rues... (1)

Plus tard, après 1830, quand ses convictions les plus chères, voient leur prestige amoindri, à l'époque où l'arrivée au pouvoir de la classe bourgeoise est le signal de la curée universelle, où l'on confond volontiers ennemi de l'ordre public et adversaire d'une ambition personnelle (Un carliste, disait Thiers, est un homme que l'on veut perdre), où les poètes en renom donnent l'exemple des strophes laudatives, il reste le barde hautain et désintéressé, volontiers agressif et se targuant de son irréprochabilité. L'âme pleine de l'idéal révolutionnaire, d'un idéal qu'il sait impérissable, il ne veut connaître qu'un maître, le Peuple, qu'une sainte, la Liberté.

Une fois la part faite à ce que la fougue de sa conviction renferme de piquante ignorance des réalités historiques, ou, plus simplement, si l'on veut, d'ingénuité juvénile, il faut lire le poème sur la mort de Merlin de Thionville.

C'est, sans conteste, un très beau morceau, d'une inspiration profonde, notamment le passage qui commence par : « *A ta place, Merlin, la séance est ouverte.* » C'est une évocation puissante de cette séance de la Convention où Merlin tient tête à Robespierre terrible et froid, à la lâcheté des crapauds du Marais votant pour qui les domine, aux faubourgs que commande Saint-Just, aux « canons demandant audience à la porte », à tout Paris levé contre lui. Un large souffle épique précipite les périodes, brusquant ses effets, jusqu'au triomphe final, jusqu'au : « *Merlin, repose-toi, la séance est levée.* »

Quelle leçon pour ces législateurs nains du gouvernement de Louis-Philippe ! En face d'un tel homme, oh ! qu'ils semblent petits ! Quelle leçon que ce nom, si retentissant, ne sorte pas des urnes, après les Trois jours de colère, dans aucune élection partielle ! Quelle leçon que de voir les républicains, héros des Trois Glorieuses, partout traqués et abattus ! Quelle leçon et quel abaissement pour cette nation reniant son époque sainte et voulant en faire une époque maudite ! Comme notre poète sait prendre leur défense à tous ces braves, morts pour avoir voulu aplanir « une route aux Français, vers un bel avenir » ! Qu'importe qu'ils aient frappé d'aveugles coups, s'ils ne les portaient que pour fonder, enfin, l'ère de Justice ! De quel droit l'histoire se montrerait-elle plus sévère, envers eux, qu'envers tous les grands coupables des règnes despotiques, et, même, quand ils seraient revenus aux pires

(1) *Le Myosotis*, « Le poète en province ».

horreurs d'un Tamerlan, aux pyramides de trente mille têtes, c'eut encore été trop peu, puisqu'après quarante ans, l'hydre féodale est toujours vivace ! Voici où l'on sent bien Moreau dans sa virulente ardeur et où l'on comprend qu'à l'occasion il eût été l'homme de ses paroles, celui que sa conduite aux journées de Juillet nous montre, mêlé à la foule obscure des combattants et que son œuvre fait leur porte-parole :

Nous, peuple, qui voulons la liberté quand même.

Il faut lire, aussi, *à Henri V*, longue philippique, où il compare la situation de l'héritier du trône héréditaire avec celle d'un bohémien (lui-même) « ivre de joie et d'air, riche d'un budget mince », évoquant le spectre de Louvel dont « le vivace poignard » a soif du sang Bourbon ; il menace le prétendant de lui offrir une épée, mais par la pointe et debout ; il y déplore l'erreur de Chateaubriand, appui fidèle de la tige déchue, et dont, dans sa généreuse ardeur, il ne peut croire que le génie littéraire puisse s'allier à un esprit retardataire, oubliant que René, qui mit, toute sa vie, son point d'honneur à se singulariser, était incapable de subir l'entraînement d'un mouvement populaire, encore moins d'y subordonner ses convictions. Voulant toucher le chef des légitimistes, il lui propose de venir, libre et seul, solliciter des lettres de roture, pour devenir vraiment fils de France ; il l'associe, prédiction juste, à la destinée touchante du roi de Rome qui, lui, ne peut revenir de l'exil du tombeau. Mais il se rend compte de l'impossibilité d'une telle conversion chez cette race au cœur sec, à l'esprit étroit, qui n'a rien appris et rien oublié ; se remettant à la fois de sa générosité et de son erreur, il chasse cette vaine chimère :

Je parlais à deux sourds : l'égoïsme et la mort.

On trouve encore de beaux vers qui font image, dans la lettre à un autre prétendant, à Joseph Bonaparte :

Mais le géant n'est plus, et les nains de sa race
Dormiraient aisément blottis dans sa cuirasse.

Néanmoins, du fait qu'il s'attaque à une personnalité, au lieu de viser une période de l'histoire, son style s'altère, le ton s'abaisse un peu à la diatribe, des longueurs, des violences fatiguent. Ce sont encore de bons vers, mis au service d'un sujet qui ne les comporte pas.

Parti de cette conception première de grands thèmes épiques, sortes de visions d'une mêlée humaine, lutte confuse, où, seul, l'héroïsme des partis, fait la loi de la victoire, il en vient, par le fait quotidien de l'émeute, à ne plus voir que l'action circonscrite de l'individu, à ne rechercher que ses mobiles particuliers d'agir. S'il perd en ampleur ce qu'il gagne en précision, il s'y dépouille surtout de ses premières

illusions ; ses convictions politiques délaissent toute raison sentimentale. C'est alors, aussi, que son œuvre devient dure, acerbe, avec des traits qui décèlent, plus encore que la haine ou l'envie, le mépris profond d'une âme ulcérée pour les heureux du monde, pour ceux qui, avec leur or, se ruent sur Paris comme des conquérants ; mépris pour ces jouisseurs qui ,de leur égoïsme, se sont fait un système, qui se gardent du spectacle de la douleur, comme d'une maladie, comme on se protège d'un frisson de fièvre :

> Ne regardez jamais autour de vous,
> . . . .
> La pitié vous prendrait et la pitié fait mal (1).

mépris pour ces fausses joies que hante la constante préoccupation d'éviter le fantôme de Lazare.

Mais à suivre Hégésippe Moreau, on se demande dans quel monde s'agitent ces heureux de la vie, et l'on doute même de la réalité et de leur bonheur et de leur existence propre. Qui sont « ces gens qui passent vite sur le pont qui résonne, de peur d'entendre, jusqu'à eux ».

> Monter le bruit que font ceux qui passent dessous !

Sont-ce vraiment des heureux, ces inquiets toujours dans l'attente de la « débâcle humaine » ? Le tableau est, évidemment, poussé au noir. C'est par ces traits exagérés que l'on juge de la fougueuse candeur de ses opinions : fortes aspirations vers un Bien instinctif et inexpérience totale de la vie, double source trompeuse. Il est inexact que « le riche qui digère » ait le temps ou seulement l'idée d'évoquer toutes ces sombres perspectives ; il les ignore, tout simplement. C'est le poète qui, dans son imagination, crée une psychologie à son usage et qui en dote ses sujets. N'oublions pas qu'il fait partie de cette foule humble et passive qui regarde, du dehors, les illuminations brillantes des festins, auxquels elle ne s'assiéra pas, illuminations d'autant plus brillantes pour elle qu'elle se trouve plus dans l'ombre. Pardonnons-lui ses erreurs et ses invectives, car elles ont une cause généreuse, car ce sont celles-là mêmes de cette foule qu'il a si bien comprise, et dont il a si bien exprimé la sourde colère, grondant au cœur des masses :

> Des hommes que la faim moissonne par millions,
> En se comptant des yeux, disent : Si nous voulions ;

colère qui, à son paroxysme, confine à la folie. C'est la folie de la souffrance qui l'entraîne à des vœux insensés, à l'idée d'un cataclysme

---

(1) *Le Myosotis*, « L'hiver ».

rayant Paris de la carte du monde ; mais ce ne sont que des exutoires par où s'échappe le trop plein d'une longue contrainte ; vite, et souvent,

le 9 aout 1820

Monsieur

Excuser moi si je prends la liberté de vous écrire
Je ne suis pas un Démosthènes ou un Cicéron pour
pouvoir écrire avec éloquence ou avec sagesse
mais j'espere que vous excuserez la naïveté de mon
enfance car le simple but de ma lettre est de vous
faire savoir que si vous avez l'intention de venir
a provins pour la distribution des prix elle est
fixée au 17 aout j'ai fait tous mes efforts pour
mériter votre estime et votre bienveillance et
pour me rendre digne des bontés dont vous
m'avez comblé jusqu'aujourd'hui recevez monsieur
l'assurance du respect et de la soumission avec
lesquelles j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble
et très-respectueux
serviteur
Moreau

Autographe d'Hégésippe Moreau à dix ans,
communiqué par M. Granger, président du Comité Hégésippe Moreau.

dans le même poème, Moreau se rappelle, à lui-même, à plus de raison et de clémence.

Cette violence de langage lui fut durement et souvent reprochée ;

parmi toutes les manifestations que sa mort a provoquées, ce fut elle qui servit de thème favori aux bavardages, aux nénies littéraires, aux mensonges, aux ignorances grossières qui s'échangèrent à l'envi. Combien ont parlé de lui sans avoir lu son livre ? Combien, forts d'une citation traitresse, ont généralisé ce qui n'était qu'une expression incidente, une pensée particulière ! Par contre, combien peu ont pénétré l'harmonie totale de l'œuvre ! C'est encore une face tragique de cette destinée qui le fut tant, d'avoir été, successivement, méconnue pendant sa vie et mise en pièces après sa mort ! C'est que, manifestations ardentes d'une noble indignation ou notations plus calmes du spectateur qui voit et se souvient, toutes ses satires possédaient, au plus haut degré, une qualité que ses adversaires ne pouvaient lui pardonner : leur absolue sincérité. Quand tous autres motifs de gloire viendraient à lui être contestés, l'amour de la vérité resterait à Hégésippe Moreau comme un titre imprescriptible. De même que, toute sa vie, il a tenu sa personne à l'écart des combinaisons politiques, jamais il n'a poursuivi, par ses libelles ou ses pamphlets, un but intéressé. Amis ou ennemis, sa verve railleuse n'a épargné personne et, parfois, elle s'est exercée à ses dépens. Dans bien des cas où il lui eût suffi de se taire, un couplet frondeur, une remarque trop fine, lui ont valu, ou de perdre des protections sûres et bienveillantes (ainsi que fit cette chanson des *Croix d'honneur*, qu'il écrivit à l'occasion et contre la décoration de son bienfaiteur), ou de se créer des ennemis acharnés, d'autant plus vindicatifs que leur travers bafoué était plus mesquin, ennemis tenaces qui lui rendirent, pendant sa vie, l'existence difficile, et qui voulurent, après sa mort, salir sa mémoire.

La principale raison de ces attaques, en sus des questions d'amour-propre, fut son irréligion. Orphelin condamné, dès l'âge tendre, à la rude discipline du séminaire, Hégésippe Moreau en avait reçu l'enseignement sans en contracter l'esprit, et, dès ses premiers vers, il célébra la complète indépendance de sa pensée. Il alla plus loin et dénonça hautement les tentatives d'asservissement de la congrégation, cette entité hybride, indéfinissable, dont il été tant parlé, et dont on pourrait dire, prenant Pascal à rebours, que le centre n'était nulle part, mais les effets visibles partout. Juvénal autorisé, il cingla d'un fouet sanglant des turpitudes qu'il était à même de bien connaître, et parfois dépassa le but. Il est bon de constater, cependant, qu'en bien des endroits, ses plaintes, si elles sont mordantes, sont justes, que s'il associe des imprécations contre Dieu à des récriminations contre les riches, c'est que, souvent, la religion n'est qu'un luxe, et ses prélats des thésauriseurs ; qu'enfin, s'il demande la toute-miséricorde au Créateur, du même ton comminatoire qu'il requiert l'aumône des puissants, c'est qu'il croit à l'omnipotence de la Bonté et de la Joie sur la terre.

Qui ne connaît ces vers :

> Aux petits des oiseaux, toi qui donnes pâture,
> Nourris toutes les faims....................

De tant de poèmes d'inégale valeur, il n'est guère possible de retenir que *Confession* et *Un Quart d'heure de dévotion*, mais ce dernier est très caractéristique de la manière du poète et du fond même de sa philosophie. Il y rappelle son enfance, dont il garde encore « *parfum évaporé* », « *un peu de foi naïve* » ; il s'y montre tourmenté, comme tous les jeunes, par le doute et par la soif de savoir, que ne peuvent satisfaire les dogmes arrêtés des croyances reçues ; il y cherche un confident, un guide suprême et il y écrit trois de ses plus beaux vers :

> Voyageur, ne dis pas : « Gloire au roseau qui chante ! »
> Mais, le foulant aux pieds, dis : « Gloire au Dieu vivant,
> Qui féconde la boue et qui commande au vent ! »

L'objet même du poème paraît bizarre, puisqu'il déclare ne l'écrire que pour accomplir un vœu fait au tombeau de Racine ; il s'en excuse, d'ailleurs, par une sorte de respect humain,

> .... Sur les autels divers,
> Puisqu'on sème des fleurs, on peut jeter des vers.

Mais, ce déisme n'est que superficiel ; ce que l'on sent bien qui s'en dégage, c'est, sous cette apparente croyance, et dans un profond amour de la pensée et de la vie universelles, un esprit de moderne paganisme, renouvelé de l'antique, tel que pouvait le concevoir un admirateur d'André Chénier.

Il a fallu tous les efforts d'une presse peu scrupuleuse pour répandre cette calomnie que Moreau était un tribun fielleux, sans cesse prêt à verser, dans les âmes simples, la haine pour la haine, à souffler, sans raison, sur des brandons de discorde. Rien n'est plus faux. Le chantre du doux pays provinois n'est pas un violent, mais un amer, et, son livre feuilleté, au hasard, le prouve ; n'est-ce pas amertume, l'idée de cette prière désabusée :

> .... donnez pour que la foule
> Oublie, en le baisant, que votre pied la foule
> Pour que votre or, sué par tant de malheureux,
> Etouffe leurs soupirs, en retombant sur eux.

et, plus loin, amertume encore, et non pas menace, cette voix qui conseille :

> .... et comme Dieu,
> La Raison vous dira : l'aumône éteint le feu.

Si cette voix se hausse parfois jusqu'au ton imprécatoire, n'est-ce pas, aussi, par l'excès de cette souffrance qui s'entretient elle-même et se fait plus inextinguible, de plier sous le faix de l'inertie ou de la

veulerie générales, de tenter, en vain, d'animer ce « *bétail que le pouvoir engraisse de ses dons* » (1).

> Vous avez retrempé mon cœur dans l'amertume,
> Pour la prostituer, j'estime trop ma haine (2).

Pour quelle raison, cependant, incite-t-il à la lutte, quand il est lui-même, et journellement, un vaincu ? Est-ce dans l'espoir de quelque victoire, toujours future, ou est-ce parce qu'il ne se rend pas compte du sentiment d'impuissance désolée qui est au fond de lui, que ses vers réflètent, à son insu peut-être, et qui est la cause profonde de l'échec de sa vie, comme aussi l'explication de l'influence restreinte de son œuvre ?

Il se peut que ces deux ordres de faits aient agi, chacun pour leur part, mais, plus que dans les circonstances de sa vie, toujours suspectes d'avoir été altérées par la légende, c'est, dans cette œuvre elle-même, qu'il faut trouver des indices probants de leur existence.

*
* *

Un nom de poète revient souvent sous sa plume, c'est celui de Gilbert, poète dont la renommée fut bien supérieure au talent et dont la fin le hante. En 1833, dans sa première collection *Diogène,* peignant la mer orageuse des Lettres :

> Où, comme Adamastor, debout sur un écueil,
> Le spectre de Gilbert plane sur un cercueil.

il songe à cette destinée écourtée. Plus tard, dans *Un Souvenir à l'hôpital,* ailleurs encore, il reprend ce thème :

> O ! Femmes de Paris ! sur son grabat désert,
> Un sourire de vous aurait sauvé Gilbert !

où l'intention d'un symbole personnel prend, chaque fois, plus de force. Avait-il quelque avertissement secret, quelque pressentiment comme en reçoivent, parfois, sans raison définie, les névropathes ? C'est possible, mais si nous l'admettons, voyons dans cette croyance anticipée au néfaste, un bien mauvais présage, tiré non du sort, — avatar du hasard, — mais de son inaptitude au travail. Nous trouvons la trace de cette préoccupation jusque dans une lettre à sa sœur, où, parlant des gens qui l'ont flatté, il dit :

Ces gens là me laisseront mourir de faim ou de chagrin ; après quoi, ils diront : « C'est dommage », et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert. »

(1) *Le Myosotis,* « Le poète en province ».
(2) *Le Myosotis,* « A. M. C. Opoix, de Provins ».

La critique moderne a fait justice du nimbe de malheur dont la complaisance d'amis fidèles avait entouré la fin de Gilbert ; ce poète est mort chez lui, non à l'hôpital, d'un accident de cheval, non de maladie,



Louise Lebeau à 32 ans,
d'après un dessin au crayon de Théodore Lebeau, son frère.

dans l'aisance, et non pas dans la misère. Seule, une pure coïncidence lui a fait écrire, huit jours avant sa mort :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs,
. . . .

Le poème que Moreau lui consacre est touchant et conforme à l'état d'esprit qu'il lui supposait ; il ignorait que Gilbert (qu'il classe au rang des grands poètes), en écrivant ses vers, ne savait pas la mort si proche. Comparant son sort au sien, il se voyait, comme lui, gravant ses dernières pensées, dans les affres de l'agonie, et leur donnant, en cette triste occurrence, un caractère de grandeur tragique, capable de les immortaliser. Il ne mourut, pourtant, que six ans après, six ans pendant lesquels il a dû vivre avec cette idée que *ce* pouvait être Demain, et qu'il fallait conformer son attitude à cette expectative. Qui sait si, connaissant mieux les choses, il eût accepté cette perspective

désespérée, dont il tirait peut-être une amère volupté, mais qui lui infligeait, comme torture, ce remords d'être, soi-même, l'artisan de son propre martyre ? Qui sait quel point de départ, quel byronisme (ce snobisme d'alors) était à l'origine de ce désir orgueilleux et tyrannique d'originalité ? Effort trop souvent victorieux du factice sur le naturel, ce pessimisme n'est qu'une névrose dont il a conscience, et contre laquelle son être réagit, les jours de bonne santé, c'est-à-dire quand il produit. Il sent bien que cette disposition mentale n'est pas la sienne ou plutôt celle que sa nature appelle : jeune, sensible, assez bien doté, au physique comme au moral, pour attirer et retenir l'amour, il aimerait, comme tant d'autres, ne célébrer en ses vers que le bonheur de vivre ; il le sait, et s'en attriste, et ce regret est plus poignant de rester à jamais vain et désarmé. C'est ainsi qu'il termine la longue lamentation de cette pièce, par un regard d'envie qu'il jette sur le bonheur accessible à tous, regard du damné qui, toujours, retombe sous le poids écrasant de sa mélancolie.

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître,
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir, le vent à ma fenêtre,
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux, sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur, oh ! que la vie est douce !
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Cette mélancolie, tour à tour délicate ou funèbre, devient une croix qui l'accable jusque parmi ses plus fraiches compositions ; c'est ainsi que, dans les strophes finales *A mes chansons*, on lit ces deux vers typiques :

Oh ! quel bonheur de revêtir la brume,
Sur le coteau, comme un linceul flottant

que dans celles intitulées *A mon âme*, il n'envisage pas la mort avec effroi, mais la considère comme une délivrance pour cette âme qui n'a été « ni complice, ni témoin » des fautes dont le corps est seul coupable. Cette séparation de l'esprit et de la matière est poétique et habile, mais, pourquoi faut-il qu'un mauvais goût du macabre, plaisir mystique peu convenable, dénature le poème quelques vers plus loin ? Trop facilement, Moreau est obsédé par cette préoccupation et en fait le motif fréquent de variations littéraires. Cette pensée de la mort, quand elle ne se traduit pas par une meilleure compréhension de la vie, est néfaste, désorganisatrice et profondément dissolvante. C'est ce fatalisme qui l'a enlisé dans cet état contemplatif, où la rêverie stagnante et la timidité constrictive le menaient à l'incapacité de travail et à la lente dispersion des facultés actives. « Le grain de blé moulu en

farine ne peut plus germer » (1), a-t-il été dit de l'abus de l'analyse intime; n'est-ce pas vrai aussi, de l'abus de la méditation poétique, autre modalité de la vie intérieure, trop souvent faite d'indolence et de passivité, qui rend la production pénible et longue, l'application difficile et l'insuccès persistant ?

Ainsi s'éclaire et s'explique mieux encore, par des raisons littéraires et personnelles, cette amertume dont nous parlions tout à l'heure.

Etre doué d'un cœur sensible, avoir une âme ouverte aux plus hautes manifestations de la grandeur humaine, et, quoique poète charmant, conteur plein d'ingéniosité et d'esprit, rester inconnu, méprisé, quand le faux mérite triomphe bruyamment ! Quel désabusement ! Surtout quand il pense à telle réputation imméritée, à tel écrivain connu, notamment à tel chansonnier considérablement populaire, parmi les petits et parmi les grands ! Quelle juste colère quand il se rend compte du peu de fondement de cette gloire, de la médiocrité du philosophe au prix du constant succès, de la niaiserie, de la platitude des sujets et comme il s'écrie véhémentement : « Ah ! Dieu, si j'étais Béranger ! » Celui-ci venait de publier (en 1833), un recueil d'allures un peu sociales, et depuis, bourgeoisement satisfait des éloges à lui prodigués de toutes parts, tout en s'en défendant,

Non, mes amis, non je ne veux rien être,

il se reposait sur ses lauriers définitifs, en attendant, plus tard, de briguer l'Académie. Certes, devant une vogue qui, à présent, étonne, Moreau a dû étudier, sinon admirer Béranger et lui envier sa seule, mais grande qualité, secret de sa renommée : son rythme amusant, facile, admirablement français, qui, plus que tout, a fait, de la chanson, le genre populaire par excellence. La chanson *Le Baptême* en est manifestement inspirée, mais qu'il nous soit permis de ne pas la trouver supérieure au modèle :

Lorsque minuit descend, plaintif, des Dômes,
En secouant leur linceul et l'effroi,
On dit qu'au Louvre il revient des fantômes,
Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.
. . . .
Souffrir, gémir, c'est la commune loi
. . . .

Sentimentalité banale et larmoyante où l'on sent bien que Moreau n'est plus dans son naturel, tout de grâce et d'émotion.

Sa manière dernière montre bien l'évolution qui s'était faite en lui. La douleur semblait avoir affiné son inspiration; c'était celle d'un

(1) Amiel, *Fragment d'un journal intime.*

Moreau moins bouillant, moins prompt au trait piquant, plus paisiblement humain. C'est, entre autres, le poème *Mil huit cent trente-six*, écrit deux ans avant sa mort, à l'occasion de la condamnation d'Alibaud, où il trouve de larges vers pour proclamer que

.... la morale éternelle,
Au seuil des rois fait sentinelle,
Pour en écarter le poignard.

« L'arme du siècle, déclare-t-il, c'est la plume. » Belle et rare parole, noble aperçu jeté sur un mode meilleur de l'activité humaine, mode à venir que bien des conflits armés démentiront après lui.

Déjà, il répudiait les thèmes de circonstance, et cherchait à peindre de vastes fresques :

Vous qui marchez pieds nus, et, sur la route,
Dans le ruisseau trempez votre pain noir,
Vous qui chantez, sans que la dame écoute,
Là-bas penchée au balcon du manoir.

Ainsi, vers la fin, ayant déposé l'attirail du ferrailleur, plus mûr et plus proche des grandes idées qu'il voulait exprimer, il commençait son ascension vers une forme de la pensée plus calme, plus dégagée de la polémique. Si le sort l'avait permis, loin de cesser d'être le barde des malheureux, il eut sans doute trouvé sa voie dans cette région supérieure de la souffrance où, insensible aux piqûres infimes de la méchanceté humaine, sourd aux cris des rixes qu'elle suscite, par une application de tout l'être, le poète n'entend et ne comprend que la grande peine de l'Humanité en son perpétuel enfantement. Mais la mort nous a ravi, à jamais, le mot de cette énigme ; à défaut de l'œuvre austère, impassible, éternelle qu'il aurait pu nous donner, nous devons nous contenter de celle, transitoire, qu'il nous a laissée et qui nous dévoile un révolté doublé d'un rêveur, farouche dans ses idées, doux dans ses mœurs et tourmenté d'un besoin infini de tendresse dans ses rapports avec ses semblables.

***

Cette tendresse est comme un legs, le seul que le doux poète ait pu transmettre à la postérité. Le pauvre bluet « éclos parmi les roses de Provins » a gardé, à travers les années, sa fraicheur de jadis. Si la partie politique de son œuvre a péri avec les faits qui lui ont donné naissance, ou si, du moins, nous n'y cherchons plus que la preuve de ses aptitudes de poète-tribun, la partie personnelle, celle où il cherchait à nous confier les peines infiniment touchantes d'un cœur trop solitaire, celle-là demeure toujours et conserve un charme impérissable. C'est une physionomie exquise du rêveur et languissant Hégésippe qui s'y joue et qui suffit à l'immortaliser. S'il fut méconnu pendant sa vie, si la vogue plutôt que le succès lui vint à l'occasion de

sa mort, si sa tombe fut un autre champ clos où combattirent tous les indignes qui le réclamaient pour eux, si un long oubli suivit ces bruyantes et passagères disputes, de cet autre monde, où il la pressait de fuir « un corps malade et nu », que son « âme blanche » soit consolée. Il est encore assez de cœurs sensibles pour goûter ces vers émus, où il parle avec un attendrissement délicat des courtes années heureuses de sa première jeunesse ; ce sont les plus expressifs, c'est la partie la plus naïve de son œuvre, la seule que les anthologies détachent, peut-être trop exclusivement.

Si, à cette occasion, nous allons, une fois encore, reprendre sa vie, ce sera dans une impression toute de douceur et de plénitude, telle qu'il devait, sans doute, concevoir la vie durant ses longues rêveries, telle que nous l'éprouvons à lire certaines de ses pièces, auxquelles il serait injuste de ramener toute son œuvre, mais qui, cependant, en sont bien représentatives, parce que plus adhéquates à sa nature même.

Le poème *La Voulzie* est, en effet, le plus connu, sinon le seul; c'est qu'il n'est, d'un bout à l'autre, qu'un long cri de souffrance, profond et résigné, et qu'il a, toujours, été considéré comme le testament sentimental du poète.

La Voulzie

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ces vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours,
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours !
C'était mon Egérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins :

Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre,
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

Voici une élégie personnelle, d'une harmonie parfaite, sans note qui détone, poétique exhalaison de l'être, tout de douceur et de pardon, que fut son auteur. « J'eus bien des amis », nous dit-il. C'est qu'il ne fut pas un ingrat ; riche de son seul talent, c'est avec des vers qu'il remerciait. La romance qu'il écrivit, pour ses étrennes *à Madame Guérard*, la bonne fermière, déborde de reconnaissance, en même temps que la grâce des rimes, la coupe légère en font comme un chant de rossignol, digne de ceux de la *Voulzie :*

En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleurs, le petit bois,
La ferme et la fermière.

Quand, feuilletant le *Myosotis*, on va d'une strophe trépidante, où toutes les syllabes sonnent, où toutes les pensées luttent entre elles, à d'aussi simples, candides, adorables pastorales, telles que ces deux pièces, telles que *Souvenir d'enfance*, un étonnement vous saisit, vous émeut, vous captive, devant ces sensations contrastées, et vous ramène, cercle étroit, au regret d'une destinée si funeste, pour un poète si bien doué, dont les ressources et la souplesse de l'esprit faisaient un bien proche parent de Musset.

Comme lui, il vécut par le cœur, mais, moins que lui, nous en pouvons connaître l'histoire, car, fidèle plus qu'ailleurs à son principe de discrétion jalouse, il a fait peu de confidences dans son œuvre, sur ce qui fut sa vie amoureuse à Paris, et il est bien difficile de dire, en quoi consistèrent sa prétendue dissipation et ses erreurs morales.

Gageons qu'il laissa s'accréditer, là-dessus, une légende à laquelle nul homme, né Français, n'est indifférent, alors même qu'elle est fausse. Nous n'avons guère, à cet égard, que deux éléments d'appré-

ciation : l'étude de ses œuvres légères, et ce que nous savons de sa timidité.

Sauvage, dès son enfance, le jeune Hégésippe le resta à Paris. Au fond, cette sauvagerie, mieux qu'un effet du tempérament, pouvait n'être qu'un concours malheureux des circonstances — là comme partout — ou une simple tactique de sa part. Combien d'autres dont la belle assurance et le débrouillardisme réputés ne sont que la conséquence d'une constante réussite par ailleurs. Quelle attitude devait mieux lui convenir, à lui, l'enfant sevré de tout, que celle de la réserve, de la solitude volontairement recherchée, de l'isolement qui vous sauve de la vue et des jugements des indifférents, vous permet de se regarder souffrir à l'aise. Or, Moreau, dans ses moments de gêne ou de peine — presque aussi nombreux que ses jours — se rendait invisible, même pour ses amis. Que faisait-il dans cette réclusion ? Souffrir et pleurer !

Parmi ses pièces dites libertines, si nous ne retenons que celles qui intéressent son œuvre littéraire, quel est le sentiment que l'on trouve, derrière un apparent badinage, dans les *Deux Amours, L'Ecolière, L'Enfant timide, Le Joli Costume ?* Le désenchantement !

Et si l'on analyse *L'Apparition, Si vous m'aimez,* cette pièce-là renferme, à peine, un sourire, et celle-ci n'est que le jeu d'une ironie déguisée, qui veut se bafouer, elle-même, de crainte que ne la gagne une incurable mélancolie.

Si vous m'aimiez.....................
Mon cœur s'enivrerait enfin,
Cœur mendiant, il va de femme en femme,
Criant misère, et sans secours, hélas !

Sont-ce là les propos d'un Don Juan ? Quoi de plus poignant que le sujet de cette *Apparition,* jeune fille inconnue, qu'il aperçoit, une fois, dans la rue, pour qui à son retour, chez lui, il écrit des vers que, moins heureux qu'Arvers, il ne pourra, sans doute, lui faire lire, et qu'il ne revoie plus jamais,

Hélas ! comme au hasard, sa main froide ouvrira
Cette page qui brûle ! Et rien ne lui dira
Qu'un souffle de sa bouche a fait vibrer ma lyre ;
Que son regard créa les vers qu'il vient de lire,
Et, peut-être, la feuille, où je les ai semés,
Bouclera sur son front, ses cheveux parfumés.

Toute la désespérance de ceux qui aiment, sans idée de retour, souffre dans ces vers. Eternel temporisateur, il n'ose faire d'aveu, et l'amour passe ! Mendiant d'amour qui garde, par devers soi, un trésor inemployé, il ne sait que le gaspiller dans ses vers, dans des pièces où il n'a que faire, telle celle qui porte ce titre, à première vue,

saugrenu : *A une dame qui se plaignait de voir, aux Tuileries, sa chaise entourée de jeunes gens*, où nous relevons cette indication :

> Plaignez, surtout, ceux [les cœurs] qui battent dans l'ombre,
> Belle, mais ne vous plaignez pas.

La meilleure preuve, enfin, qui milite en faveur de Moreau, c'est l'inoubliable attachement qui fut le centre et comme la raison d'être de sa vie, l'invincible affection pour celle dont nous parlions, au début, pour « sa sœur ». Que sont, parmi tant de pièces éphémères, ces fugaces amours, vagues aspirations d'un cœur jeune, et inquiet de sa jeunesse, auprès de son grand, de son véritable amour, de celui qu'il n'avoue pas, et qui pourtant l'enchante, de l'amour à jamais pur qui remplira toutes ses heures, bonnes ou mauvaises. Rien n'est plus doux, puéril et délicieux, que de s'attendrir en lisant *Soyez bénie*, quand on songe que ces vers, ce sont les vers sacrés du poète, vers pleins de retenue, incolores, semblerait-il, mais plus précieux à cause de cette réserve même. C'est pour sa sœur qu'il les écrit, pour celle dont la chaste caresse, « sur son front pâle essuya le chagrin », celle qui fut pour lui plus qu'une mère, plus qu'une amante, créature idéale dont il se demandera : « Est-ce pas un ange ? », ange qui l'eût dû garder toujours auprès de lui, et à qui nous serions redevables de plusieurs *Voulzie*. Il nous importe peu de savoir quelles furent les obligations qui la retinrent ; Moreau, dans l'*Isolement*, laisse supposer une vocation religieuse. Ce qui est sûr, c'est qu'il l'aima, sans espoir et sans défaillance. Les lettres qu'il lui écrivait, celles surtout qu'il adressait aux personnes qu'elle connaissait (moyens détournés), vibrent d'amour contenu. On devine combien cette affection eût pu être bienfaisante et lui faire une autre vie, comment un guide respecté, une main bénie, eussent remis en leur place, tant de beaux sentiments égarés dans cette vie, petites fleurs sauvages perdues dans une plaine aride, mais d'un parfum si pénétrant, telles celles-ci, extraites de l'*Hiver*, vaste composition un peu mêlée, mais qu'il faut souvent citer :

> Je haïssais, alors, car la souffrance irrite ;
> Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.

Jamais l'égoïsme n'a terni ce cœur d'or. Au plus doux de sa convalescence, entouré, dorloté, il pense que « le siècle d'airain pour d'autres continue » et ayant, un temps, cessé de souffrir pour son compte, souffre pour eux. Peut-on dire et peut-on croire que cette bouche a jamais pu être la messagère de paroles fratricides ? Sensibilité outrée, facile à s'émouvoir, facile à oublier, insouciance, qui n'est peut-être qu'une admirable patience, affectant de se déguiser et qui devient une qualité heureuse, en ce qu'elle érige, au-dessus du domaine physique de la douleur, le règne supérieur d'une vie mentale extensive, douceur sans pareille de l'âme qui, pour un rayon de lumière, pour un souvenir

d'enfance évoqué, rend son vol à l'espérance, foi vivace en l'avenir, en dépit d'une existence uniformément triste, délicat poète, tel est Hégésippe Moreau intime.



Vue de La Voulzie, à Provins.
Cliché communiqué par M. Junius-Joyeux, directeur du *Siècle Typographique*.

N'oublions pas ses contes, en prose, si frais, si jolis. Conter était devenu, peu avant sa mort, une de ses principales occupations.

Je préfère un conte en novembre,
Au doux murmure du printemps.

Il a bien de l'émotion, bien de cet amour contenu, dont nous venons de parler, dans *le Gui de Chêne;* il a bien de la réalité vécue dans *Thérèse Surcau;* et quant à *la Souris blanche,* que les auteurs de recueils ont pillée et déformée, c'est une histoire charmante avec son merveilleux presque vraisemblable.

Pour finir sur une note exquise, qu'il nous suffise de reproduire ces quelques strophes, si délicieusement émues, et si virginales, comme le sujet qu'elles traitent.

Sur la mort d'une cousine de sept ans

Hélas! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que, sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
Hélas! si j'avais su!...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce,
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans!

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois, pleins de chants, de parfum et d'amour;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille;
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant accourt,
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quant tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains, je vis tomber le livre,
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas! si j'avais su!

S'il était possible, par un mot, de peindre un homme, on pourrait dire que, dès son premier jour, et pour toute la durée de sa courte vie, Hégésippe Moreau fut malheureux. La société, semblant se liguer avec le mauvais sort, en fit un homme à part, en marge des autres.

Son enfance prisonnière dans ce séminaire et sous cette robe noire, qui semble porter le deuil des affections qu'il n'a pas eues, ses quelques années de prime bonheur, qui font les autres plus tristes et plus accablantes, sa vie de porte-misère, sans arrêt, sans répit, souffrances morales, douleurs physiques, sa fin solitaire quand rougeoit à peine l'aurore de sa gloire, ne peut-on comparer cet ensemble à quelque grand voile sombre, sans cesse enroulé autour de lui, des langes du berceau au linceul de la tombe, voile de Nessus, vivant et grandissant avec lui, ne s'entr'ouvrant que par des rares intervalles, pour lui laisser entrevoir le lointain horizon bleuâtre, l'or blond des immensités vagabondes où il ferait bon vivre, aimer et être libre, et, ensuite, se refermant, afin de laisser paraître plus funèbre et plus inerte, l'étouffante atmosphère en grisaille, où se meut et se meurt son activité défaillante ?

Ce fut, jusqu'au bout, malgré tout, un cœur tendre, ayant gardé les larmes faciles de l'enfance, ouvert à toute affection, la cherchant toujours, la trouvant peu, volontiers ivre de tous les bonheurs rencontrés, aimant *de tous les amours* (1), aimant, peut-être, cette recherche même, cœur vaste et compréhensif, qui ne distingue pas de *la nature, la grande ouvrière, l'homme ouvrier comme elle* (2), écoutant la plainte du ruisseau comme la clameur de la mêlée humaine, grave propension à tout ressentir qui, toujours, se résout en plus grande capacité de souffrir, plus grande encore de rester sans écho parmi les cœurs vivants.

Et c'est pourquoi, il fut aussi une âme révoltée, traduisant véhémente, l'indignation ou la colère, de la satire qui persifle à l'ode qui bouillonne, âme haute et impitoyable pour les profiteurs, les prudents, les avisés, pour ceux qui se terrent en leur cave, quand la lutte gronde et vont ensuite, les cadavres relevés, la place redevenue nette, s'asseoir aux banquets de la victoire, et parler des vaincus qu'ils n'ont pas combattus.

Caractère mélancolique, cœur trop tendre, âme trop élevée, Hégésippe Moreau n'avait pas, en lui, l'étoffe des gens *qui arrivent;* l'excès même de ces qualités admirables le vouait à la faiblesse et à l'impuissance. Disons-le encore, ce fut un impuissant qui ne sut pas se définir sa véritable aptitude, encore moins y conformer sa vie. Lyre vibrante, mais trop sensible, il ne sut pas en durcir les cordes et s'astreindre à être l'expression totale d'une pensée; être infiniment doux, presque

(1) *Le Myosotis*, « Soyez bénie ».
(2) Michelet, *Bernard Palissy*.

féminin sous une apparence mâle, il ne sut pas reconnaître sa tâche, prendre dès l'origine, le sentier rocailleux qui conduit au sommet, mais pèlerin indécis, il erra du coteau fleuri au ravin plein de broussailles, s'attardant sur la pente, si l'herbe lui semblait bonne ou la falaise trop rebelle. Enfin, et surtout, il ne sut pas être inexorable, il fut bon, compatissant, humain, et, de même qu'il pardonna souvent aux lâchetés le plus viles, aux duretés les plus injustifiées, il eut cette ignorance, trois fois digne de louange, de la pointe qui perce et de la strophe qui tue.

Son œuvre peut en être amoindrie, elle vivra cependant dans la mémoire des hommes, car, les actes de bonté ont cette vertu, bien gratuite, hélas, de s'imposer même aux méchants et comment, pour la qualifier à son tour, pourrait-on mieux appeler cette œuvre, sinon un acte d'amour où, si la contrition n'est pas toujours parfaite, la pensée reste toujours noble, l'intention toujours pure, l'expression toujours belle.

*
* *

Après un silence de soixante-quinze ans, voici que son nom résonne de nouveau. A tant de générations de distance, il a, de nouveau, des lecteurs, fidèles, ceux-là, puisqu'ils ne sont guidés que par la seule sympathie pour son œuvre, sympathie qui a suffi à grouper assez de ses amis pour former une société qui porte son nom (1). Alors que tant d'autres ont traversé la nue en météores, et se sont évanouis à jamais, Hégésippe Moreau, petite étoile du soir, continue à briller pour ceux qui, dans notre siècle d'affaires, sont encore sensibles à la joie d'une émotion fraîche et sans mélange.

HUGUES BALAGNY.

---

(1) Un premier Comité, fondé en 1851, pour ériger un monument à Hégésippe Moreau au cimetière Montparnasse, fut dissous au Coup d'Etat. Des amis du poète, parmi lesquels MM. Cusset, Ricand, Eug. Granger, réunis chez le statuaire Taluet, décidèrent, en 1890, d'en poursuivre la réalisation. Sous la présidence d'honneur de M. Léon Bourgeois, le Comité composé de MM. Cusset, président; Ricand, vice-président; Eug. Granger, secrétaire; Junius-Joyeux, trésorier; Tridot, trésorier-adjoint, y parvint, après treize ans et demi d'efforts, et grâce au concours complètement désintéressé de Mme Laure Coutan-Montorgueil, statuaire, et de M. Henri Guillaume, architecte. Le 5 avril 1903 eut lieu l'inauguration de ce monument.

Depuis, ce Comité, qui a reçu une nouvelle organisation et qui est actuellement composé de MM. Eug. Granger, président, Edmond Teulet, vice-président, Eloy Bousquet, secrétaire et Marc Gilland, trésorier, poursuit l'érection, d'accord avec la municipalité de Provins, d'un autre monument, dans sa ville natale, à celui qui l'a tant aimée et qui y a vu se former son jeune talent; Mme Coutan-Montorgueil a accepté d'en établir le buste et une souscription ouverte au domicile du Président du Comité, M. Eug. Granger, 30, Quai des Célestins, recueille les fonds nécessaires.



1-2-1911 *Le Gérant* : Ernest REYNAUD.

